ACTES

DU

COMITÉ MÉDICAL

Des Bouches-du-Rhône.

N° 9. — Septembre 1851.

PREMIÈRE PARTIE.

EXTRAIT DES SÉANCES DU COMITÉ.

Séance du 27 Août 1851.

En l'absence de M. le Président, M. Aubanel occupe le fauteuil.

Le procès-verbal de la séance du 30 juillet est lu et adopté.

M. le Secrétaire perpétuel donne lecture d'une lettre concernant une affaire d'administration intérieure.

Cette lettre a pour effet de prévenir une décision au sujet d'un rapport devant être fait aujourd'hui même par la commission de police médicale.

Les Actes du Comité paraissent une fois par mois, à des jours indéterminés. — L'abonnement est annuel, à partir de janvier, et payable d'avance; le prix en est de 4 fr. pour les membres du Comité et de 5 fr. pour les non adhérents.

Tous les envois doivent être adressés *franco*, à M. le Secrétaire perpétuel du Comité, rue des Petits-Pères, 15, à Marseille.

On passe à la première partie de l'ordre du jour, qui appelle la nomination d'un délégué.

Invité à se faire représenter à la XVIIIme session du congrès scientifique de France, qui s'ouvrira à Orléans, le 12 Septembre prochain, le Comité médical des Bouches-du-Rhône répond avec d'autant plus d'empressement à cette invitation flatteuse, qu'il s'est toujours énorgueilli d'avoir été fondé en vertu d'une délibération prise, il y a 9 ans, par la 10me session.

En conséquence, le Comité médical députe M. le Dr Roux, (P.-M.), son fondateur et son Secrétaire perpétuel, à la solennité qui se prépare à Orléans, et lui délivre une copie de la présente délibération pour attester la délégation qui en est l'objet.

M. le Dr Flavard s'étant proposé de communiquer, sous forme de lettres, des considérations sur l'hygiène, à Marseille, commence par exposer l'introduction de ce travail.

M. le Président remercie M. Flavard de cette première communication, et le Comité décide que l'on pourra consigner dans ses Actes les lettres qui lui auront été soumises.

M. le docteur Jouve, Secrétaire de la commission de police médicale, lit le procès-verbal de la séance tenue par cette commission, le 8 Août 1851. Comme dans ce procès-verbal, il est principalement question d'un rapport sur une affaire d'ordre intérieur, le Comité est d'avis de ne pas faire mention de ce rapport dans ses Actes imprimés, et de rappeler seulement que la commission de police médicale, après avoir entendu la troisième lecture d'un autre rapport ayant pour but de demander à l'autorité supérieure la révision des diplômes et la repression des divers abus, a arrêté, à la suite d'une discussion à laquelle ont pris part MM. Goy, Flavard, P.-M. Roux et Jouve, que ce rapport serait présenté au Comité.

Lecture de ce rapport est faite et le Comité, après en avoir reconnu l'opportunité, délibère d'en transmettre une copie à M. le Préfet des Bouches-du-Rhône, suivie d'une lettre dans laquelle, au nom du corps médical du département, représenté par notre association, M. le Secrétaire perpétuel

insistera sur les mesures à prendre pour faire exécuter les lois relatives à l'exercice de la médecine et de la pharmacie.

Plus rien n'étant à l'ordre du jour, la séance est levée.

P.-M. ROUX.

DEUXIÈME PARTIE.

MÉMOIRES, NOTICES, RAPPORTS, ETC.

Lettres sur Marseille au point de vue hygiénique, etc.

1re LETTRE.

En venant me fixer dans cette grande cité industrielle, tout en attendant la clientèle, qui, comme toute femme coquette, suit ses caprices pour accorder ses faveurs, nouvel arrivé, je me suis mis à étudier les mœurs et les usages marseillais, et ce que nous autres médecins nous appelons idiosyncrasies, et, pour suivre les préceptes de notre premier maître, j'ai utilisé mes loisirs à l'étude de l'hygiène, des climats et des constitutions médicales, locales, qui correspondent, vous le savez, à des constitutions atmosphériques données, connaissances indispensables pour bien distinguer les causes des maladies provenant du milieu de celles dépendant d'une erreur de régime ou d'un vice fonctionnel ou organique.

Mais Descartes a dit : « Tout le monde a des yeux, et il y a voir et voir, » et je sais aussi qu'on dit : *non cuivis homini convenit adire Corinthum* ; aussi, me fiant peu en mes propres forces, ai-je emprunté à tous ceux qui m'ont précédé ici ; ai-je profité de leurs écrits pour mieux asseoir mon jugement sur la matière : à vous de voir si j'ai bien utilisé mon

temps ; à vous d'apprécier si je n'ai pas trop mal rempli la tâche que je m'étais imposée.

Tout le monde prétend chercher la vérité, mais combien peu la recherchent, libres de tout intérêt personnel, source première de nos erreurs.

Le célèbre et vénérable professeur de Montpellier, M. Lordat, nous disait, dans une de ses savantes leçons, à propos des systèmes médicaux, que : « pour mieux voir et plus loin que les autres, il fallait monter sur les épaules de tous ceux qui nous avaient précédés ».

Trop souvent nous oublions ce précepte, car beaucoup ressemblent à ce curé dont parle Zimmermann, auquel des astronomes faisaient voir la lune par une lunette et qui, n'ayant qu'une idée fixe, n'y voyait jamais que le clocher de sa paroisse.

Je suis venu trop tard pour oser dire quelque chose de neuf; j'ai tâché seulement de faire un bon usage des observations d'autrui et j'ai coordonné, à ma façon de penser, leurs réflexions, si je les ai trouvées conformes aux miennes, sans croire moins bonnes celles qui ne l'étaient pas.

Avoir les erreurs générales, les préjugés systématiques qui ont cours au sujet même des opinions les plus communes, des vérités qui paraissent les moins contestables, on dirait le monde, ou trop vieux pour rien apprendre de nouveau, ou trop jeune encore pour comprendre les vérités les plus vulgaires. Aujourd'hui les notions du bien et du mal, du bonheur et du malheur, du bien-être et de l'infortune, n'ont ni valeur absolue ni relative pour la plupart des gens et les choses qui les représentent changent de nom suivant les individus, leurs affections ou leurs intérêts, et sont aussi mobiles qu'elles : Voilà pourquoi les hommes sont si divisés ; voilà pourquoi les gouvernements et les gouvernés, les maîtres et les sujets, les administrateurs et les administrés sont toujours en désaccord, ne s'entendent jamais sur les moyens à adopter, sur ceux à écarter.

Puis-je croire d'être mieux compris, plus écouté parce que

je vais traiter de ce qui se rapporte plus immédiatement au bien-être des individus, à leur conservation ; vous ne me supposez pas cette prétention. Ma voix, comme celle de tant d'autres, ira sans doute se perdre dans le bruit.

Je vais seulement, dans ces lettres, mettre en faisceau les quelques bonnes idées pratiques qui m'ont paru découler de ce qu'on avait fait ou dit déjà sur le même sujet et qui avaient le plus de chances d'être accueillies par le plus grand nombre, parce qu'elles m'ont paru devoir choquer le moins de personnes, ni léser les intérêts d'aucune, tout en pouvant être utiles à toutes; et, par sot orgueil peut-être, je n'ai pu résister, comme tant d'autres, à la prétention d'apporter, moi aussi, mon modeste caillou pour la construction de cette grande pyramide dont parle Mme Staël, qui sera l'ouvrage de tous sans porter le nom de personne, parce que chacun de nous aura aidé à sa construction.

Les topographies sont bien arides, leur lecture bien ennuyeuse, parce que, comme les livres didactiques, elles demandent un style sévère, élevé, et sont écrites pour des lecteurs d'élite, et je voudrais écrire pour le plus grand nombre. Voilà pourquoi, pour obvier à ces inconvénients, si je pouvais, j'ai adopté le style épistolaire, qui permet, par sa simplicité toutes les transitions et toutes les formes dont on veut envelopper sa pensée, tout en fatiguant moins l'attention.

J'ai exercé la médecine sous le chaume du pauvre et dans la maison du riche, à la ville et à la campagne; je l'ai vue exercée, et je l'ai exercée moi-même, sous les feux des tropiques et sous les glaces du nord, et la pratiquer partout de la même manière, c'est ne pas savoir la pratiquer, c'est s'exposer à des mécomptes dont vos clients feront tous les frais.

Chaque pays, chaque grande ville, même chaque quartier d'une grande ville, et tout au moins chaque classe de la population, a une médecine propre au climat, appropriée à la constitution, au régime, aux habitudes et aux professions de ses habitants; c'est à la sagacité des médecins de l'étudier pour la comprendre et l'appliquer.

Malheureusement, dans les grandes villes surtout, l'industrialisme vient travailler et déconsidérer notre profession, et pour capter la confiance d'un public souvent injuste et toujours ignorant de la valeur des hommes, trop de confrères se prostituent et sacrifient aux faux dieux de la médecine.

Nihil humanum à me alienum puto, doit dire le médecin.

Toutes les branches de la science humaine, en effet, doivent faire l'objet de ses méditations journalières. Adaptée à tout, afférente à tout, la médecine éclaire, fortifie ou aide dans toutes les circonstances de la vie, applicable à tout ce qui intéresse l'humanité, elle monte et descend tous les échelons de l'état social pour y apporter ses lumières et ses ressources.

La solution des problêmes relatifs à son bien-être, à sa conservation, à sa perfectibilité dans un milieu donné, sont de son ressort, et son intervention s'étend même aux institutions politiques d'un peuple.

Hygiène publique et privée, éducation, instruction, architecture, construction, économie politique, grande et petite voirie, font des emprunts à son domaine, mettent à profit ses conseils et ses lumières.

L'habillement de l'enfance et de la vieillesse, des citadins et des campagnards, du marin et du soldat, du pauvre comme du riche, leur nourriture et leur boisson, leur lit et leur foyer, le travail et le repos, la fatigue et la promenade, le sommeil et les veilles subissent les investigations du médecin et sont réglés par lui. On le consulte sur ses plaisirs et sur ses peines, et la débauche lui paie tribut.

Les fabriques et les inventions nouvelles, le fabricant d'allumettes chimiques et le mineur qui fouille les entrailles de la terre, pour en extraire des métaux précieux ou utiles; toutes les industries, en un mot, n'importe leur but, viennent implorer son assistance pour leur rendre l'inocuité qu'elles n'ont pas, ou en diminuer les effets fâcheux sur les travailleurs.

Tuteur né de la santé du pauvre, gardien fidèle des lois de l'hygiène publique et privée, occupé sans cesse à chercher de

meilleures conditions d'existence pour tous, il veut atténuer, sinon faire toujours cesser les causes trop nombreuses de maladie qui assiégent l'homme dans toutes les conditions, et surtout le modeste artisan, le prolétaire, dans les grands centres de population. Il veut, par l'hygiène, prévenir, pour ne pas être obligé de réprimer les suites fâcheuses d'une industrie mal saine ou d'une trop grande agglomération d'individus sur un espace restreint, sans déprécier les avantages incontestables qu'on retire de la vie en société.

Malheureusement l'homme qui change d'habit avec la mode, change et modifie peu son cœur, et tout l'homme serait dans le cœur si la tête ne le pervertissait; né intéressé, pour lui, la mode d'être désintéressé n'est pas venue encore, et chacun cherche à s'abriter lui et les siens, à se soustraire de son mieux avec eux aux influences vicieuses du milieu où il vit sans s'inquiéter si d'autres le peuvent, sans se douter même parfois qu'il y ait à côté de lui des individus qui souffrent des aises qu'il se donne, du trop d'espace qu'il occupe.

Quand donc mettra-t-on en pratique, je vous le demande, ces questions urgentes d'améliorations sociales qui se rattachent au bien-être de tous, ces moyens d'allégeance pour les souffrances du pauvre monde, d'assainissement de tout espèce, causes premières de ces épidémies qui, dans les grandes villes déciment l'enfant du pauvre, ou devoré par la faim, ou abruti par l'ignorance, ou croupissant dans l'ordure.

Je sais bien qu'on a l'air de plaider encore une mauvaise cause, aux yeux de certaines gens; il faut en prendre son parti, les insinuations calomnieuses ou intéressées ne doivent pas détourner de la tâche qu'on s'est imposée; la calomnie remonte à leurs auteurs; le médecin, toujours en présence de misères réelles et tangibles, de souffrances palpables, quand il élève la voix pour émouvoir la pitié, sans vouloir rien soustraire à ceux qui possèdent, je dirai mieux, pour leur donner plus de sécurité dans leurs jouissances, n'a de conseils à prendre que de sa conscience et de son devoir. Mais, vouloir

substituer aux habitations insalubres du pauvre des habitations propres et décentes, vouloir le soustraire aux causes épidémiques meurtrières qui y déciment sa famille, c'est peut-être encourir les reproches de perturbateur; il faut savoir s'y résigner avec tous ceux qui poursuivent par leurs écrits, auprès du pouvoir et des administrations, la réalisation de toutes les améliorations possibles, exécutables et qu'on n'exécute pas, non pour entraver leur action, mais pour venir en aide aux hommes de bonne volonté.

Assez de théories, il faut réaliser; plus de trève ni repos qu'on n'ait exécuté tout ce qui est praticable, c'est le plus sûr moyen de mettre un terme à nos dissensions, d'éviter de nouvelles secousses, de nouvelles crises aux sociétés modernes: il y a place et travail pour tous à cette œuvre; c'est un terrain neutre, ou plutôt la bannière sous laquelle doivent s'enrôler aujourd'hui tous ceux qui mettent le bien-être et la tranquillité de tous au-dessus de leurs préférences, de tous ceux qui pensent qu'il faut mettre un terme aux questions politiques, pour s'occuper exclusivement de questions sociales qui n'auraient jamais dû leur être subordonnées; ce serait probablement le moyen d'étouffer les mauvaises doctrines qui peuvent surgir et auxquelles la misère peut prêter l'oreille.

Ne sait-on pas que l'agglomération extrême des populations dans les villes, l'insalubrité des logements, la contagion de l'exemple, les abus du régime industriel, l'incertitude du travail, l'abandon des enfants; toutes choses qui caractérisent les grands centres de fabrique et d'industrie, sont les causes du double fléau du paupérisme et des utopies, et figurent au premier rang de tout foyer de trouble?

L'insalubrité des quartiers, des logements, y attaque l'enfance dans sa vitalité, dans sa fleur; elle y crée une population soufreteuse, maladive, à laquelle manquent tout à la fois, et la force physique et la valeur morale.

Quelques efforts qu'on fasse, disons-nous, quelques lumières qu'on répande, tant que l'enfant ne pourra naître ni vivre

dans une habitation salubre, tant que l'ouvrier ne pourra habiter une demeure convenable, qu'espérer pour l'amélioration physique et morale des classes ouvrières? Parcourez les vieux quartiers des grandes villes, comme ceux de Marseille, examinez ces enfants chétifs, étiolés, maigres et rachitiques des pauvres gens, et voyez s'il n'y a rien à faire, si on a eu raison de dire que « l'état vraiment déplorable des ouvriers dans certaines villes, appelle une réforme radicale, énergique; au nom de la pudeur et de l'humanité. »

Il ne faudrait plus qu'on puisse dire qu'il y aura toujours plus de gens qui manqueront du nécessaire, que de ceux qui auront du superflu, sur une terre créée pour tous, dans une société formée pour le plus grand avantage de chaque membre, il ne faudrait plus enfin entendre répéter : « Il en a été, il en est, et il en sera toujours ainsi. » Car Dieu a dit : on ajoute, « il y aura toujours des pauvres parmi vous. » Admettons-le avec les intéressés à bien faire constater cette vérité, et n'allons pas chercher dans le livre divin des préceptes non moins vrais, et que nous serions peu disposés, j'en suis certain, à mettre en pratique, à admettre sans plus de conteste, que celui derrière lequel nous cherchons à abriter notre égoïsme.

Mais entre ce qui est, et ce que l'intelligence humaine peut concevoir de praticable, avec un peu plus de bonne volonté, et un peu plus de cette charité prêchée par l'évangile, faut-il encore qu'on soit montré du doigt comme perturbateur quand même de la quiétude du riche, pour attendre mieux, pour espérer l'avénement d'un meilleur temps, pour tant d'infortunes et tant de misères encore, qui affligent le plus grand nombre? Serions-nous enfin arrivés aux bornes posées par Dieu à la puissance de l'homme, pour améliorer son sort et celui de ses semblables? Ni vous, ni moi, n'y pouvons croire, et vous regarderez peut-être avec moi comme le plus grand châtiment infligé à l'homme, en expiation de sa tache originelle, cet égoïsme bas, qui va rongeant nos cœurs et qui fait

expirer sur nos lèvres les paroles de fraternité, que quelques-uns bégayent, que nos meilleurs écrivains épellent à peine et que beaucoup définissent et restreignent à dessein sous prétexte de la réglementer.

L'homme habitué à tout rapporter à lui ne veut voir dans son semblable que des individus, des concurrents à exploiter, à dépouiller par des ruses et des tricheries permises ou tolérées dans toute transaction ; parce qu'il se place encore devant son semblable comme devant un ennemi, un antagoniste, animé des mêmes sentiments à son égard, et il dort tranquille, sans remords de conscience, si sa bonne foi frelatée ne dépasse pas les bornes posées par le code pénal pour la garantie des stipulations et la sûreté des possesseurs, s'il peut, sans se compromettre, passer à travers les mailles de la justice, en retenant devers lui le plus de bien d'autrui.

Voyez agir l'homme public, l'homme en crédit, salarié ou non, n'est-il pas vrai que tout jusqu'au titre, dans la position élevée qu'il occupe, il le fera servir le plus souvent à la fortune des siens, à l'avancement de ses amis. Qu'importe après pour qu'en dehors de cette petite famille de sang et de choix, on lui montre des individus sans pain ni abri.

Pour ne pas être péniblement affecté de ces misères, il se dit qu'elles sont inhérentes à toute société ; enfant du riche, il n'a jamais vu ni ressenti la misère et il la croit méritée par les uns, inévitables à la plupart et il ne suppose pas la possibilité d'en être jamais atteint lui ou les siens. Enfant parvenu, il veut oublier son origine, il détourne d'autant plus les yeux des bouges du pauvre que lui ou les siens en ont été plus près ou les ont habités plus longtemps ; orgueil ou aberration du cœur humain, qu'on essaye parfois de cacher sous la fastueuse ostentation de dons bruyants, d'aumônes à jour fixe pour se donner la joie vaniteuse d'un bienfait public ; linceuil chamarré d'or jeté sur l'origine, quelquefois scandaleuse, d'une fortune mal acquise.

Les administrations devraient toujours repousser loin

d'elles ces aphorismes désolants d'une philosophie sans entrailles, ne jamais reculer devant les devoirs imposés par des maux dont la société est la source primitive, devant les sacrifices nécessités par des souffrances trop réelles, devant des améliorations devenues indispensables à la santé et à la sécurité de tous.

Nous avons le bien de la civilisation, attachons-nous à remédier aux maux qui en proviennent. La misère publique accroît les chances du désordre. Suivant M. Sismondi, « le « peuple, protégé par la société, contracte des obligations en- « vers l'ordre social, mais il demande réciprocité d'avantages « dans l'avantage général, sans quoi il se débarrasse de toute « obligation, il se dispense du devoir que la société impose à « cause de la violence qu'il y éprouve. »

Eme. Flavard.

DEUXIÈME LETTRE.

Marseille, certes, n'est pas restée en arrière, quoiqu'on en ait dit, des progrès du temps; l'hygiène publique y a reçu des améliorations, au rapport de tous ceux qui se sont occupés de cette partie si importante de la santé d'une grande ville, et, par anticipation, énumérons ce qu'elle a fait, pour mieux nous rendre compte de ce qu'elle a négligé d'exécuter.

Vers la fin du dernier siècle et au commencement de celui-ci, les administrations marseillaises qui presidaient aux destinées de la ville, firent abattre ces hautes et épaisses murailles qui environnaient la vieille ville, y empêchaient la ventilagion et y concentraient les miasmes, en y entretenant une plus grande humidité.

A la place de ces remparts inutiles, s'élèvent aujourd'hui des boulevarts spacieux qui ont un peu embelli les abords de la vieille ville.

Des promenades, des fontaines monumentales, de superbes quartiers se sont élevés, comme par enchantement, en dehors et tout au tour de ces boulevarts; la nouvelle ville s'est

régularisée, alignée ; on y a percé de nouvelles rues tirées au cordeau, de nouveaux boulevarts, de nouvelles promenades, de nouvelles fontaines, qui ajoutent chaque jour à l'étendue déjà si imposante de cette grande cité industrielle, et jusqu'ici la vieille ville est restée à peu près ce qu'elle était avant 1789. Tout a changé autour d'elle; elle seule est restée dans sa malpropreté.

Les mœurs et les usages ont changé à Marseille; le costume et le langage des habitants des vieux quartiers sont encore les mêmes.

Le commerce et l'industrie, aidés de la chimie et de la mécanique, y ont pris d'immenses développements.

Les habitants de ces vieux quartiers sont encore, comme autrefois, de pauvres pêcheurs, de braves marins occupés à la pêche, d'honnêtes ouvriers de fabrique, ou des portefaix de débarquement.

Dans l'espace de moins de soixante ans, on a créé à Marseille de nombreux établissements, des sociétés de bienfaisante en faveur des pauvres, un hospice de la maternité ; des dispensaires pour les pauvres malades ont été organisés; des caisses de prévoyance, d'épargne ont été fondées; on y a multiplié les écoles et les asiles pour l'enfance: écoles de dessin, de musique, de mécanique, cours publics et gratuits de chimie, de physique, d'astronomie, de géométrie, d'histoire, de minéralogie, de langues, etc., etc. On y a enfin créé, il y a environ vingt-cinq ans, un asile pour le traitement des filles publiques et des refuges contre les séductions du monde.

L'hygiène de la vieille ville seule n'est pas encore ce qu'elle devrait être; elle est presque restée ce qu'elle était autrefois ; elle attend des améliorations réclamées, souvent promises et toujours ajournées quoique urgentes, et les deux hôpitaux civils, consacrés aux maladies et aux infirmités, nées au milieu d'elle, demandent, en vain, la fin d'un provisoire contraire à la santé des malades et des infirmes.

Dans moins de cinquante ans, la nouvelle ville, en outre de

églises, des couvents, des temples affectés aux cultes protestant et juif, s'est embellie de plusieurs édifices publics, d'un hôpital militaire, du théâtre français, de la place St-Ferréol, de la place Monthyon, des places Castellane, Nationale, du Chapitre, de la Douane, de la promenade du Prado, de Long-Champ, du Cours et de la promenade Bonaparte, du Jardin des Plantes et de huit fontaines monumentales.

On y a fondé une bibliothèque publique et un cabinet d'histoire naturelle, etc., etc. Et nous sommes à chercher dans les annales de la ville, je ne dis pas l'édifice, le monument bâti ou élevé dans l'enceinte des vieux quartiers, mais les simples améliorations d'utilité publique apportées dans ceux qu'elle possède, mais celles nécessaires à leur hygiène pour y rendre les épidémies populaires moins fréquentes, mais l'on n'a pas encore mis, dans ce laps de temps, la main à l'œuvre pour déblayer les deux à trois principaux édifices d'utilité publique qui y pourrissent dans l'humidité et l'ordure.

Tout progresse autour d'elle, tout s'embellit dans le nouveau Marseille; seule, la vieille cité des Phocéens est rongée par une malfaisante humidité, faute de lumière et d'espace.

Les prisons de Marseille ont trouvé des avocats pour plaider leur cause, et depuis longtemps, leurs dortoirs sont devenus plus salubres, la nourriture des prisonniers plus saine, plus abondante, leurs lits plus commodes, leurs cours et leurs préaux plus aérés, plus spacieux, et les anciens hôpitaux de Marseille restent ce qu'ils étaient, insalubres et sans air, au milieu de ces rues, tortueuses, étroites et humides, et les rez-de-chaussées, les entresols et les premiers étages d'un très grand nombre de maisons restent encore aussi obscurs, aussi peu salubres, que les anciennes geôles, les anciens cachots de son palais de justice; ils sont encore soumis à l'action meurtrière d'une humidité permanente, où la santé de leurs enfants s'altère comme l'a prouvé la fréquence des épidémies qu'on y a observées de tout temps.

Sans la découverte de la vaccine, qui a permis, depuis le

commencement de ce siècle, de soustraire plus de soixante mille enfants aux ravages annuels des épidémies varioliques; sans l'aisance qui est descendue un peu plus aujourd'hui parmi les classes inférieures depuis la paix, et depuis l'extension qu'a pris le commerce marseillais après la conquête d'Alger, sans la position exceptionnelle de son port, elle n'eût jamais acquis un si notable accroissement, elle eût disparu peut-être déjà, après les épidémies et les pestes qui la ravagèrent tant de fois : avant 1800 il se passait rarement une année, sans que quelques quartiers de la vieille ville n'eût à subir quelque épidémie qui frappait et rendait victimes un grand nombre de personnes, car l'aisance, la propreté qui la suit, et une nourriture saine sont les meilleurs préservatifs contre les maladies graves, contre ces fièvres d'hôpital qu'on voit naître parmi les grandes agglomérations d'individus, soit à cause de l'insalubrité du milieu, soit à cause des privations, auxquelles elles sont exposées; j'en recherche-rai avec vous les causes dans le cours de ce travail, et nous pourrons apprécier les motifs qui ont toujours fait ajourner des travaux et des améliorations dont personne ne contestait, ni l'utilité, ni l'urgence, dont beaucoup ont demandé jusqu'ici en vain la réalisation partielle ou intégrale, dont toutes les administrations sans exception ont reconnu et proclamé l'avantage tout en renvoyant l'exécution à des temps meilleurs, tout en votant des fonds pour des travaux, des embellissements, qu'ils croyaient sans doute plus utiles; tout en faisant des vœux pour que la prospérité toujours croissante de la ville permit enfin d'y mettre un terme.

La faute en est à la société, aux administrations qui savent trouver des millions pour améliorer la race des bœufs et des chevaux, pour élever des monuments fastueux à la mémoire de grands hommes, qui n'ont eu parfois d'autre mérite que celui de passer sur la terre comme un fléau dévastateur, qui n'ont eu plus d'une fois d'autres vertus qu'une ambition démesurée et une soif insatiable d'autorité, et elles n'ont su jusqu'ici verser sur la plaie des plus malheureux qu'un baume

sans efficacité, ou une aumône avilissante, souvent jetée au pied de l'infortune ou à la porte des hospices, par ostentation, afin que leurs héritiers puissent lire leurs noms sur la liste des bienfaiteurs de l'humanité; enseigne trompeuse qui n'éternise que leur vanité; et voilà pourquoi, ceux qu'on dit exonérés de tout impôt, parce qu'ils n'en payent aucun chez le percepteur; qui ont eu le plus à souffrir des inconvénients des demeures insalubres, quand les épidémies arrivent, n'obtiennent pas même pour l'hygiène des quartiers habités par eux, les améliorations qu'ont demandées MM. Blanqui et Lelut.

On se sent mal à l'aise, on souffre moralement, après avoir visité les superbes rues, les quartiers neufs, les boulevards des grandes villes, ces habitations splendides et commodes de leurs heureux habitants, de rencontrer dans les vieux quartiers, ces demeures sales, malsaines, où tant de pauvres gens, hâves, décharnés, décrépits, vieux avant l'âge, courbés sous le poids de leurs misères, assis tristement le dimanche sur le seuil de leur porte, vous apparaissent du fond de leurs sombres demeures, comme des spectres qui soulèveraient les dales de leurs tombeaux pour ne pas respirer l'air empesté de leur propre pourriture : et notre société si avancée sous tant de rapports, si miséricordieuse quand on sait faire vibrer les cordes de sa générosité, désespère de pouvoir donner, non le confortable à chacun, ce qui serait le rêve de l'utopiste, mais même le strict nécessaire; elle se déclare impuissante à résoudre un problême social, où chacun des membres de la grande famille est intéressé, et pourtant le Christ que chacun invoque depuis bientôt 2,000 ans, a posé les prémices de ce problême inscrit partout : *fraternité:* enseigné par toutes les religions, *aimez votre prochain comme vous-même :* ces paroles sur les lèvres de tous ne sont véritablement dans le cœur de personne, c'est-à-dire personne qui ait osé en inférer que nul ne pouvait avoir de superflu, tant qu'il manquerait un morceau de pain et un peu de paille au dernier de la famille.

Eme. Flavard.

TROISIÈME PARTIE.

VARIÉTÉS.

Congrès sanitaire. — Conçu en France, dès 1834, ce congrès a été rappelé par l'honorable docteur Melier, le 25 novembre 1850, jour de l'inauguration du nouveau Lazaret de Marseille, et s'est enfin réalisé en juillet dernier par les soins du Ministre de l'Agriculture et du Commerce, ainsi que de celui des Affaires étrangères. Douze nations y ont adhéré. Ce sont la France, l'Angleterre, l'Autriche, la Russie, l'Espagne, le Portugal, la Sardaigne, la Toscane, le Saint-Siège, les deux Siciciles, la Turquie et la Grèce; elles sont représentées par des médecins et des consuls qui, réunis en vue de faire adopter des mesures générales, quant au régime sanitaire, ne se mettront pas facilement d'accord, ce nous semble, au sujet de la peste, du typhus et de la fièvre jaune. Il n'en sera probablement pas de même pour ce qui est du choléra, si l'on fait sérieusement attention au mode d'invasion de cette maladie partout où elle a exercé ses ravages.

Recette médicale. — Le docteur A Lalaux a consigné dans l'*Abeille médicale* quelques observations qui tendent à démontrer les bons effets des lavements au chlorure sodique (sel marin ou sel gris de préférence dont on fait dissoudre deux cuillerées à bouche dans quatre verres d'eau tiède) pour guérir rapidement les formes les plus graves de l'ivresse. Ce moyen propre aussi à faire diagnostiquer l'ébriation, agit en débarrassant promptement le tube digestif de matières, causes de l'état où l'on voit les personnes qui se sont énivrées.

Le clystère au chlorure de sodium est préféré par l'auteur, à l'ammoniaque préconisée contre l'ivresse à la dose de 6 à 10 gouttes dans un verre d'eau sucrée.

P.-M. ROUX.